

Interview de  
Cloé Korman

## Tu ressembles à une juive

Cette interview a été réalisée par AOC  
en partenariat avec l'Institut français

*Cloé Korman, Tu ressembles à une juive*  
© ÉDITIONS DU SEUIL, 2020

texte | tekst

**Votre livre s'inscrit dans une époque qui interroge de plus en plus les assignations identitaires. Quel en est le point de départ ?**

Ce livre est né d'un moment de violence aigu dans l'espace public français. Pendant l'hiver 2018-2019 s'est produite une série accablante d'actes antisémites : des tags néonazis dans les rues de Paris, des gestes néonazis (les « quenelles ») dans des manifestations de Gilets jaunes, les profanations dans les cimetières juifs de Herrlisheim et de Quatzenheim en Alsace... Ces violences étaient aggravées par l'état du débat public, entre d'une part l'identification de la judéité avec la défense de l'État d'Israël, que l'État français encourage quand par exemple il propose de faire interdire le mot « sioniste » comme insulte à caractère antisémite, d'autre part par une négligence coupable, accumulée depuis des dizaines d'années, vis-à-vis de tous les autres racismes. Je ressentais un climat d'oppression intellectuelle qui faisait que si je voulais dénoncer les actes antisémites, je serais identifiée à un certain communautarisme. De plus, je n'allais pas trouver les mêmes alliés pour dénoncer également la ségrégation raciale dont sont victimes mes élèves vivant dans les banlieues pauvres de Seine-Saint-Denis. Des murs s'étaient dressés dans le militantisme, et un climat de censure qui me devenait insupportable.

**Comment s'est élaborée l'écriture du livre ?**

Il y a eu deux temps d'écriture. Une première trame assez spontanée, que j'ai confiée par étapes à mon amie Chayma Drira, une ancienne élève d'atelier d'écriture, aujourd'hui chercheuse en sciences politiques. J'aime l'idée que ce texte soit né dans ce climat d'amitié, avec le regard d'une autre personne racisée, elle musulmane, moi juive, depuis un autre lieu social, celui de la banlieue

parisienne pauvre où elle a grandi. Puis il y a eu un temps de réécriture où j'ai invité plusieurs relecteurs qui pouvaient informer ma réflexion sur différents plans, l'historien Pap Ndiaye, le sociologue Arnaud Esquerre, l'écrivaine Tiphaine Samoyault et d'autres encore, des militants et des politiques. L'écriture de ce livre a été marquée par cet aspect collectif et j'en suis très heureuse. Car à travers cette réflexion sur le racisme, je voulais aussi réussir quelque chose sur le plan rhétorique : dans un contexte où l'agressivité et la caricature dominant, je voulais tenir un discours nuancé, disponible à la critique, tout en étant clair et capable d'engager à l'action – l'intériorisation de ces différents dialogues va dans ce sens.

**Écrire un essai autobiographique comme celui-ci, c'est aussi s'inscrire dans un débat chargé de préjugés. Quelle est l'idée reçue qu'il vous semble important aujourd'hui de battre en brèche ?**

C'est encore un enjeu rhétorique. Dans cet essai je m'inscris dans une certaine tradition d'écriture qui est féminine et, partant, minoritaire : cette forme de l'essai qui mêle l'intime au politique, qui partage des réflexions tout en parcourant la ville, en ancrant les mots dans le corps, je la dois à Virginia Woolf, ou bien aujourd'hui à une écrivaine comme l'américaine Maggie Nelson. Or cette forme n'est pas sans risque : elle met en scène des hésitations, une émotivité aussi, qui dans le regard public peut être dénigrée, mise à l'écart parce qu'elle n'est pas associée à l'image dominante de l'autorité dans une société paternaliste. Ce texte représente donc également pour moi un combat féministe : ce discours très incarné et sensible sur un sujet politique est un enjeu d'honnêteté intellectuelle, et diffuser ce type de discours va dans le sens de mon propos, il est plus tolérant, il permet d'accueillir l'expression de beaucoup plus de profils sociaux ou intellectuels.